



Au jour

le jour

Bulletin de la Société d'histoire de La Prairie-de-la-Magdeleine

Vol. XIX, N° 3, mars 2007

Mot du président

Bonjour chers membres.

Déjà que l'hiver semble tirer sa révérence et que nous nous préparons pour la nouvelle saison. En effet, c'est lors de l'assemblée générale annuelle du 27 mars prochain que j'aurai le plaisir de vous présenter le plan d'action pour la nouvelle année. Ce plan d'action a été préparé par votre conseil d'administration avec comme objectif premier d'assurer le plein développement de la SHLM.

C'est une date à noter à votre agenda et au plaisir de vous y rencontrer.

René Jolicoeur, président

Assemblée générale annuelle

Le mardi 27 mars 2007, à 19 h 30

Sommaire

Nouvelles de la SHLM	2
Les archives du généalogiste	3
Une expérience d'entraînement militaire	4-5
Anecdotes de printemps	6-7
Remerciements	2 et 8

NOUVELLES DE LA SHLM

Toponymie

Le ville de La Prairie entend procéder à l'ouverture de nouvelles rues dans un secteur adjacent à la carrière d'argile à brique. On souhaite attribuer à ces nouvelles rues des noms qui sont liés à l'industrie de la brique à La Prairie. Si vous avez quelques suggestions de nom à nous proposer n'hésiter à nous en faire part.

Communic-action

La ville de La Prairie célèbre cette année son 340^e anniversaire. Afin de souligner cet événement le service des communications de ville de La Prairie a proposé à la SHLM de résumer l'histoire de notre localité en cinq épisodes. Ces textes paraîtront dans les cinq prochains numéros de l'année 2007 du bulletin *COMMUNIC-ACTION* distribué dans tous les foyers de La Prairie.

Nouveaux membres

La SHLM est fière d'accueillir dans ses rangs les nouveaux membres suivants :

- 231 Réjeanne Leblanc
- 233 France Laflamme
- 234 Louise Péloquin
- 235 Ninon Marrié
- 243 Claude Crevier
- 251 Gérard Robert
- 252 Hélène Robert-Longtin
- 253 Benoît Robert-Longtin
- 254 Édith Gagnon
- 255 Sylvie Desbiens
- 257 Robert Mailhot
- 258 Denise Roy
- 259 Hélène Létourneau

- 260 Johanne Leroux
- 261 Geneviève Dumouchel
- 262 Martine Bourdages
- 263 Monique Tessier
- 264 Danielle Lemay
- 265 Sylvie Bunodière
- 266 Sylvie Giroux

Décès

Nous apprenions récemment le décès de Mme Imelda Laroche (née Denis) 1919-2007. Madame Laroche laisse dans le deuil sa fille Mme Hélène Pinsonneault membre bénévole à la SHLM. Toutes nos condoléances à la famille éprouvée.



Les archives du généalogiste

Par Gaétan Bourdages et Jean-Marc Garant

Le 20 février dernier M. Jean-Marc Garant acceptait de remplacer à pied levé M. Pierre Dufault conférencier attitré pour cette soirée. M. Dufault ayant dû annuler sa conférence pour des raisons de santé.

Devant une salle attentive M. Garant a énuméré et expliqué avec force détails les nombreuses précautions qui s'imposent pour assurer à nos archives personnelles une période de conservation qui se poursuive bien au delà de notre propre espérance de vie.

Nous vous résumons ici l'essentiel de son propos.

Les archives de papier

La règle de base est de toujours conserver les documents originaux. La numérisation n'est pas un moyen idéal de conservation à cause des nombreux changements technologiques. N'est-il pas déjà difficile de réécouter une bande sonore enregistrée il y a trente ou quarante ans? Dans un demi-siècle que fera-t-on des disquettes, des CD ou des DVD qui sont aujourd'hui la norme en informatique?

Sur le papier il faut éviter les colles, les broches, les attache-feuilles et les trombones. Ces pièces de métal finissent par s'oxyder et endommagent les documents. Les « boudinages » ou reliures en plastiques sont également à proscrire.

Éviter de conserver vos archives en les empilant, il est préférable de les placer dans des chemises, de préférence dans des chemises antiacides (l'onglet de la chemise portant une description succincte du contenu), et des les ranger à la verticale dans un classeur ou encore dans des boîtes d'archives antiacides ou dans des boîtes en « coproplast ».

Si vous possédez des articles de journaux qui vous sont chers, photocopiez les et ne conservez

que les photocopies. Le papier journal contient des acides qui endommagent les autres documents.

Un document ancien qui est plié depuis longtemps ne doit être déplié qu'avec d'infimes précautions. N'essayez pas ceci à la maison, confiez plutôt ce travail à un professionnel du traitement des archives.

Négatifs et photographies

L'une des difficultés majeures dans la conservation des photos de famille, c'est souvent que les générations précédentes ont omis d'identifier les personnages photographiés. N'allez jamais corriger la situation en écrivant les noms des individus derrière la photo.

Au verso de chaque photo on se limite à écrire, à l'aide d'un crayon à la mine HB 2B, un numéro dans l'un des coins. On reporte ensuite ce numéro sur une liste décrivant chacune des photos. Les photos sont conservées dans des enveloppes en « mylar » que l'on range dans une chemise avec les fiches descriptives.

Une attention particulière doit être portée aux négatifs et aux diapositives. Un milieu de conservation chaud et sec leur ferait rapidement perdre leur souplesse.

D'ailleurs une température et un taux d'humidité trop élevé ont toujours été de mauvaises conditions de conservation des archives. À éviter à tout prix.

Conserver pour qui?

Afin que tout votre travail n'ait pas été fait en vain, prévoyez une façon de transmettre tout cela aux générations futures. Si cela n'est pas possible, offrez le tout à un centre d'archives reconnu.

UNE EXPÉRIENCE D'ENTRAÎNEMENT MILITAIRE AU COURS DE LA GUERRE DE 1939-1945

Laurent Houde

Lors de la deuxième guerre mondiale, les collégiens atteignant l'âge 18 ans étaient tenus de s'inscrire à une période d'entraînement militaire dans l'un des trois corps d'armes: armée de terre, de l'air ou marine. Pendant l'année académique, de septembre à juin, les réservistes ayant choisi le corps de marine se rendaient à l'entraînement, un soir par semaine, pour une durée de deux heures. Le port de l'uniforme, que chacun avait reçu lors de son enrôlement comme volontaire (obligé), était de rigueur lors des séances d'entraînement. Cet entraînement se déroulait au H.M.C.S. Cartier, un édifice de la marine militaire situé sur la rue De la Montagne, à Montréal.

Une discipline certaine

Les séances d'entraînement, qui se déroulaient en anglais, comportaient un certain nombre de cours, mais surtout des exercices de marche, de gymnastique, de port et de maniement du fusil, tout cela dans le cadre de l'apprentissage d'une discipline stricte. L'uniforme devait être porté selon les règles et être d'une propreté constante et impeccable sous peine de sanction; les bottines, en particulier, devaient toujours briller.

En cours d'exercice, rire ou parler à son voisin sans autorisation n'était l'objet d'aucune tolérance. Certains l'apprirent à leurs dépens dès les premières séances d'entraînement. Leur manquement au code de discipline fut sanctionné par une marche forcée, au pas de course, consistant à monter et descendre cent fois une passerelle d'une dénivellation de 10 à 12 pieds, en tenant une arme d'une vingtaine de livres à bout de bras au-dessus de leur tête. Aucune défaillance dans

la position élevée des bras, par exemple, ni aucun ralentissement du pas de course dans la portion montante du trajet n'étaient admis sous peine de reprendre à zéro la sanction imposée. L'attitude d'épuisement des fautifs quand ils rejoignaient le rang en disait long sur l'effet dissuasif de la mesure. On comprendra que s'installa dès lors un sain esprit de discipline dans notre unité de réservistes.

L'entraînement militaire a ses bons côtés

La maîtrise des exercices militaires engendre son sentiment de fierté. Dans le cadre des activités d'entraînement les autorités voient aussi à entretenir le moral des troupes. L'ensemble de notre unité ayant maîtrisé la capacité de garder le pas, on sortit un soir parader sur la rue Sherbrooke. Précédés des tambours qui battaient la marche et en rangs de formation on nous conduisit un soir au Forum pour assister à une joute de hockey. Inutile de dire que nous n'étions pas peu fiers de marcher ainsi au pas et en rangs bien droits dans nos uniformes.

En une autre occasion, on nous offrit une parade bien spéciale. Cette parade surprise fut organisée conjointement par nos officiers et des dames « patriotiques » pour nous démontrer combien on avait nos destinées à cœur.

Ce soir là, en arrivant pour la séance d'entraînement, nous ne nous doutions de rien. Il n'y eut pas d'exercices mais une minutieuse inspection des uniformes et des bottines. On nous fit part qu'une sortie se substituait à l'entraînement régulier; à quoi s'ajoutèrent des recommandations bien précises concernant les comportements attendus de

notre part lors de cette activité. On avait retenu à notre intention exclusive l'usage d'un club sélect pour une soirée sociale. Nous y allions pour danser, converser et nous y amuser honnêtement. Nous y serions tous accompagnés. Mais comment?

Tout était prévu.

Le moment venu, nous nous plaçons tous en une belle file ordonnée et nous dirigeons vers une porte de sortie de l'édifice donnant sur le trottoir de la rue De la Montagne. Nous en sortons un à un, sans empressement déplacé. Là, sur le trottoir, une autre file, formée de jeunes filles, nous attend. Elles seront nos compagnes pour la soirée. Dès l'arrivée sur le trottoir, à tour de rôle, on tend le bras à la jeune fille alors en tête de file. Celle-ci s'y appuie avec complaisance et, en couple, en abandonnant le pas militaire, nous marchons jusqu'au club, non loin, où a lieu la fête. On fait connaissance de façon timide, de part et d'autre. Les dames qui ont organisé la soirée facilitent la conversation avec les militaires en puissance que nous sommes. Plusieurs sont les mères des jeunes filles présentes. Quant aux demoiselles, elles ont été recrutées dans de bonnes maisons d'éducation pour participer à l'effort de guerre en soutenant le moral de ces braves volontaires qui, pour la grande majorité, n'envisageaient nullement comme réelle la possibilité de monter un jour au front. Comme ces jeunes filles sont en quelque sorte en service commandé pour une noble cause on peut supposer que, pour plusieurs, la participation à cette soirée a été vue comme un acte de dévouement gratifiant pour l'ego. La musique invite à la danse les couples maîtrisant plutôt mal cet art, on sert des amuse-gueule et des boissons gazeuses et, avant vingt-deux heures, les membres pensionnaires de la troupe sont retournés au dortoir collégial.

Le lendemain, les gars ont de quoi se vanter auprès de leurs confrères collégiens. Bien sûr, on note quelques exagérations dans les faits rapportés. La soirée surprise, même

si elle a été le sujet de vantardise, a été vécue par plusieurs, il faut le dire, comme une expérience artificielle. Rien de comparable, en fait, à la parade vers le Forum et à l'assistance à une joute de hockey remplaçant une soirée bien ordinaire comme pensionnaire au collège.

L'obligation de cet entraînement militaire s'est alors imposé comme transcendant l'importance du régime et des règlements du collège. Bien que, en réalité, les sorties pour les séances d'entraînement n'aient pas créé de conflits sérieux avec les horaires du collège, elles imposèrent quand même parfois des aménagements auxquels les professeurs et autres responsables de l'institution furent forcés de se plier sans mot dire. Pour nous, cela prenait toute une signification; cela démontrait de façon concrète les limites de l'autorité du collège sur nous; cette impuissance de nos maîtres face à plus forts qu'eux nous conférait intérieurement un sentiment accru de pouvoir et de liberté.

À mesure que cette année 1944-1945 avançait, l'évidence de la fin de la guerre devenait de plus en plus grande. En conséquence, la crainte de devoir réellement aller combattre n'était pas là pour nous rappeler combien plus grandes l'autorité et l'emprise de l'état auraient pu s'imposer pour contraindre nos destinées.

Somme toute cette exposition modérée au milieu militaire, si elle a quelque peu contribué à notre émancipation comme adolescents, elle n'a pas eu l'ampleur des changements sociaux entraînés par les expériences de ceux et celles qui ont contribué à l'effort de guerre sur les champs de bataille ou, pour les femmes, dans les usines de fabrication de matériel militaire. L'emploi d'un grand nombre de femmes dans ces usines et dans d'autres postes a contribué à modifier de façon notable le rôle des femmes sur le marché du travail, élargissant et diversifiant, en même temps, leur place dans les diverses sphères de la société.

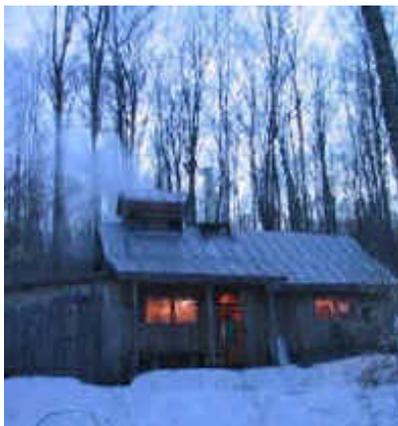
Mon frère, Laurent Yelle (1927-2006), dans ses dernières années de vie, avait commencé à rédiger ses souvenirs : trois cahiers écrits à la main relatent des anecdotes sur la ferme de nos parents, durant ses études puis durant sa vie professionnelle. Il voulait laisser à ses petits enfants quelques souvenirs d'un passé qui était bien différent de la vie d'aujourd'hui. Diplômé de l'École du meuble de Montréal, il exerça le travail de décorateur ensemblier, c'est sans doute pour cela que l'on trouve des descriptions très détaillées. Ce sont donc quelques uns de ces souvenirs de jeunesse issus de la ferme que je désire partager avec vous. Voici les premières pages de son texte.

Jean-Pierre Yelle

ANECDOTES DE PRINTEMPS

Laurent Yelle

Un jour, papa me demande pour aller avec lui à la cabane à sucre chez grand-père. Très content, j'accepte. Mon père apporte avec lui une chaudière en métal, que l'on appelait chaudière à miel, à l'intérieur maman lui avait préparé de la nourriture c'est-à-dire des tranches de pain maison, un bon morceau de lard salé, des œufs. Chaussés de bottes à l'épreuve de l'eau, nous partons remplacer oncle Henri qui fait bouillir depuis très tôt le matin. Le chemin, il n'y en a pas, simplement des pistes dans la neige que la poudrière a remplies. La distance est un 30 arpents, plus qu'un mille. Arrivé sur les lieux de la vieille cabane, qui nous hantait l'été par les marmottes qui y prenaient place, s'échappent la fumée de bois et les vapeurs d'eau d'érable. À la porte, les seaux pour transporter l'eau ainsi que le joug; la porte baille, depuis les années et les intempéries, on ne pourrait lui en demander plus. À l'intérieur oncle Henri prépare du bois pour attiser le feu. Dans la grande panne, c'est le bruit du bouillonnement



et l'odeur du sirop d'érable à plein nez; puis l'on brasse le liquide ambré, on enlève l'écume, l'on goutte avec une cuillère de bois, c'est délicieux.

À l'extérieur, les érables ont coulé beaucoup depuis la matinée, l'eau d'érable est claire et limpide. Comme l'érablière est très petite, la levée de l'eau se fait à la chaudière et au joug. Sur le côté de la cabane, une cordée de bois coupé en longueur de 2 à 3 pieds, bois ramassé au préalable d'arbres brisés par le vent ou arbres à moitié cotis. Ce bois a été préparé au godendard, à la sciote avec son cadre de bois et à la hache.

Après 2 heures passées à la cabane, je reviens à la maison avec oncle Henri et c'est papa qui prendra la relève jusqu'à tard dans la soirée. Et c'est ainsi que l'on réussissait à faire quelques gallons de sirop, de la tire et du sucre du pays. Ceci se passait vers les années 1934-35. Les goutterelles en bois, les chalumeaux étaient fabriqués avec des branches de sureau évidées.



Papa me raconta un jour, qu'il existait des joueurs de tours qui visitaient, à l'occasion, les cabanes à sucre, la nuit entre la relève. Ceux-ci ramassaient de l'écorce de bois de plomb (arbre qui poussait dans la forêt) et en laissait tomber dans le sirop presque fini, ceci était un laxatif assez puissant que celui

qui en avait ingurgité n'avait pas le temps de se trouver un endroit propice pour la chose.

Restons un peu dans les travaux de printemps. À partir du mercredi des cendres, c'était le *carême*, avec deux ou trois jours « maigres » par semaine. Manger des fèves sans lard, des omelettes, de la sauce au blé d'inde, de la sauce aux tomates, quelques fois, du poisson, on n'était pas pêcheur. Et le climat ne s'y prêtait pas. Dire que le Vatican voulait faire fonctionner ses marchés de poissons dont il avait des intérêts. Et dire que nous, du continent nord-américain, on s'y soumettait, qui aurait pu aller faire son marché à Marseille ou en Méditerranée? Enfin durant ce carême au début, papa partait le matin avec sécateur et scie pour *tailler les pomiers*. Et il avait un sens de l'observation et une connaissance dans cette taille qui durait une bonne dizaine de jours.

Puis ensuite, il fallait scier le bois de chauffage, une quantité de troncs d'arbres avaient été coupés durant l'hiver et amenés par les chevaux et « sleigh » pour la provision de l'année suivante. Donc la journée qui était clémente, on allait chercher, avec les chevaux, la scie ronde à Joseph, l'engin stationnaire à un piston, l'eau pour l'engin, la gazoline etc. Un coup de lime à la scie pour lui rafraîchir les dents, la courroie en cuir en place et c'est prêt. Les voisins s'entraident, on s'échangeait des journées. Environ quatre hommes sont à la tâche car c'est pas évident que le travail est facile : une bille un peu cornue va coincer la lame, on doit reculer et recommencer; les grosses billes, on doit les retourner sur place sans qu'elles tombent. Des fois ce sera trois à quatre reprises pour enlever une tranche de 14 à 16 pouces. Le bois est vert et très lourd. Un homme se tient à la scie, un autre pour dégager les billes sciées, les deux autres soutiendront les grandes pièces et ensuite iront dégager les suivantes. C'est une dure journée de travail et c'est le carême. Plus

tard, il faudra fendre tout ce bois avec la hache, un coin de fer et une masse en bois : du travail à faire avant les semences.

Entre-temps, *l'étable* se remplit de jeunes veaux. À cette période, en ce temps-là, l'étable est petite et basse, la porte laisse à peine passer un cheval. Les deux chevaux sont Corneille et Bayard (on dirait une étable qui a une prédilection pour les lettres!), il y a un taureau, sept vaches et deux taures. Près de la porte, il y a une fenêtre à quatre carreaux, puis une autre fenêtre à petits carreaux sur pentures qui servira à sortir le fumier en saison propice, par temps froid, ce sera par la porte. Les planchers de l'étable sont en madriers de bois, que l'on remplace à l'occasion (quel travail et quelle odeur!). Près de la porte on trouve un demi baril en bois et la pompe « à bras » pour l'eau. Au-dessus, au mur, des crochets avec chaudières en métal, une étrille, une brosse, puis divers attelages en cuir répondant aux divers besoins. À cette période où l'électricité n'était pas là, tous les travaux de fin de journée se font au fanal. Ce qui veut dire que pour soigner les animaux, c'est dans la noirceur, avec la fourche, que l'on ira chercher le foin, la paille, le blé d'inde séché souvent rempli de rats et de souris.

Durant cette période printanière, l'on procédera à *la tonte des animaux* avec un rasoir mécanique, un jeune pour tourner la manivelle, ce rasoir est mû par un système d'engrenage monté sur un trépied avec câble flexible dans lequel tourne une chaîne. Celle-ci sera attaché au rasoir qui sera huilé fréquemment et que l'on fera affûter une fois l'an. Un pied sur la base pour retenir le trépied en place et puis l'on tourne la manivelle tantôt avec la main droite, tantôt avec la main gauche et l'on entend le ronronnement de l'engrenage. Ceci durera de 3 à 4 jours pour nettoyer les bêtes de leur toison d'hiver et de leurs croûtes.

à suivre



Desjardins

Caisse La Prairie

La shlm vous dit merci pour
Le financement de notre
nouveau
Parc d'ordinateurs



Éditeur :

Société d'histoire de La Prairie -de-la-Magdeleine

Dépôt légal 2002

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 1499-7312

COLLABORATEURS :

Coordination : Jean-Pierre Yelle

Rédaction : Gaétan Bourdages, Jean-Marc Garant
Laurent Houde, Jean-Pierre Yelle

Révision Jean-Pierre Yelle

Infographie : SHLM

Impression : Imprimerie Moderne La Prairie inc.

Siège social : 249, rue Sainte-Marie
La Prairie (Québec) J5R 1G1

Tél. : 450-659-1393

Courriel : histoire@laprairie-shlm.com

Les auteurs assument l'entière responsabilité du contenu de leurs articles et ce, à la complète exonération de l'éditeur.